

Hallucination Stellaire

Au dehors d'une lune blafarde une étoile mélancolique soupire sous un monde vide. Elle sent autour d'elle un corps chaleureux qui transpire d'une rancoeur désavouée, celle d'une pensée moribonde qui s'efface, peu à peu, autour d'un corps détruit. Son âme gorgée d'une douce désuétude, elle se promène autour d'une mer de sable doux, immergée sous sa grande robe de torpeur. L'astre se terre, apeuré entre désir et terreur sous le coup d'un soupir malheureux.

Mais un matin, pris dans la douleur d'une vie sans lendemain, elle rencontra, au-delà d'un coin de purgatoire, un souffle nouveau, un coeur à prendre, une belle lumière qui brille de mille feux. Rien d'autre qu'un regard, rien de plus qu'une longue et provocante approche. L'un vers l'autre ils se rapprochèrent, ensemble ils partirent par delà le monde sans remord, pour vivre sans que les hommes ne les chassent, sans que les espoirs ne s'assouvissent. Et, un jour, un coeur, une âme éclaire leur route. Voulant les voir libérés. Sans une parole, ils s'enfuirent, partirent sans un mot. Rien qu'une lueur qui s'éclipse, rien qu'un soupir, rien qu'une lueur vers l'avenir dans un monde qui les rejettent. Et eux deux, solitaires, comme un couple uni sur la même terre, partent au lointain de l'univers pour vivre ce que personne ne connaît.

Réveil

Glisse. Je glisse dans cet abîme. Rien. Rien d'autre qu'une sombre lumière qui inonde ce gouffre infini. En apesanteur, je tombe, écrasé par toutes ces peines qui dévalent mon âme soupirant d'un ciel étoilé.

Un matin comme un autre. Il n'y avait rien, rien qu'un monde marchant dans les rues, comme ils l'ont toujours fait. La foule anonyme d'une mer d'éponges sans bruit avançait, pourfendant l'air de son silence, entrecoupé des bruits de pas, des bruits de mouvements, de bruits inaudibles, inconséquents. Marcher au milieu de ces disques durs, formatés pour leur propre vie, respirant pour eux, sans se soucier des pavés qu'ils foulent, sans remarquer les quelques nuages qui traversent le ciel de leur bunker.

Un seul lot, un seul rythme, une seule conscience. Tous pareils en dedans, tous identiques d'au-dessus, leur frénétique avancée n'est troublée que par le flot des voitures qui entrecoupe ce groupe impersonnel. Gris le sol, gris les murs, bleu le ciel sur le gris de leurs vêtements, la masse des pantins d'où rien ne ressort, où aucun visage ne se trouble. Uniformité des pensées sans aucune parole, le silence comme seul écho d'un mode de vie devenu une obsession. Le profit comme seul but, l'indifférence comme seul lien, les souffles comme prières pour le dieu tout puissant dont ils louent son absence. Dans leur main droite, un attaché-case, l'autre dans le vide.

Le vide qui s'inscrit dans leurs yeux se répand à la même heure, chaque jour. Des rues, des villes sans soupirs durant les longues heures des journées mornes, enterrées. Puis le manège reprend sans heurts. Aucun changement dans le synopsis de leur existence, rien.

Une nuit sans lumière, une nuit sans lune, une Terre sans lune, partie pleurer sur son passé contemplé.

Dans la foule du matin, rien, il n'y a rien, rien qu'une tribu anonyme qui s'étale sur le béton coulant des bâtiments, sans laisser de marque, sans sentir son emprise sur leurs pas. Des visages froids, sur des habits opaques, telle est cette icône de la société.

Un regard se retourne, sans que ses pas ne ralentissent.

Un son s'élève au-dessus de la plate forme des hommes.

Des yeux se lèvent vers un couple d'oiseaux qui transfigure la monotonie du monde. Un éclat s'enfoncé soudain dans ce cœur qui découvre la vie, qui sent le souffle léger dans ses cheveux. Ses jambes fléchissent l'espace d'un instant, sous le poids harassant d'une existence passée sans vivre, vécue sans la sentir couler dans ses mains, dans son être. Le désespoir s'affiche, la joie la chasse, la foule le presse, l'écrase sans savoir ce qu'il vient de ressentir. Son corps heurte la surface livide, sans un cri ; son corps meurtri par le poids de l'indifférence se disloque, se démonte, le chasse pour le jeter dans la mort.

Souffle Divin

Vous qui lisez ces lignes, sachez que moi-même, l'auteur, suis pour le moment encore totalement lucide et contemple ma situation avec le regard de la raison.

Père de famille et de deux filles de huit et six ans, jusqu'à hier. Je vivais simplement. Instituteur dans l'école primaire publique de Lornay sur Rhône, ma femme travaillait dans un magasin de vêtements, mes enfants allaient à l'école, les jours passaient dans une insouciant séré nité. Ma petite ville, située sur le bas flanc d'une montagne, nous apportait un rythme de vie paisible. Je payais mes impôts, je vivais simplement, j'allais voter... je participais à la vie de ma communauté. Je ne désirais rien de plus que ce que j'avais. J'étais croyant, non pas chrétien mais croyant. Dieu était pour moi un esprit supérieur qui nous offrait sa miséricorde et nous apportait l'espoir en une vie éternelle et douce.

J'ai fait des études difficiles, mais intéressantes, à Lyon, où j'ai rencontré celle qui allait devenir ma femme. J'avais vingt et un ans, fier de mon diplôme certifiant mon niveau en histoire, deux ans d'études spécialisés e ce domaine. Ma petite amie m'avait quitté trois mois auparavant, je refusais de m'attacher à nouveau, mon appartement était sobre, pour une personne.

Notre rencontre se fit dans un café. Potassant mes cours, elle vint s'asseoir sur la banquette derrière moi, je ne l'avais pas remarqué. En train de travailler, je sentis un regard pesant sur mon épaule : elle lisait mes cours. Devinant ma gêne, elle s'excusa avec un sourire et s'effaça. Je la perçus à nouveau, la laissa parcourir mes pages. Je lui indiqua ma nécessité de partir, elle ria doucement, me remerciant. Même manège la semaine suivante, mais cette fois en face à face. Le manque de place est parfois salutaire. Qu'elle était belle déjà. Elle m'apporta un bonheur qui faillit s'éteindre.

Elle s'assit un matin en face de moi. Elle pleura. Elle ne voulut pas me confier sa peine. Je n'insistais pas. Au moment de partir, elle se portait mieux.

Un soir comme un autre je lui ouvris mon coeur. Notre relation était entrecoupée de longues journées où je ne la voyais pas, elle travaillait dur.

Jour de nos deux mois. Ses larmes asséchèrent mon coeur. Son « amour » venait de la demander en fiançailles. A nouveau un échec. Mais sa douleur était réelle. Je la poussais vers celui qui était le premier. Elle me gifla, la seule qu'elle me donna, recula vers la porte, se retourna. L'instant d'après, mes bras la serraient contre moi.

La mort est perçue comme le récapitulatif des moments heureux de la vie. Suis-je en train de mourir ?

Il y a quelques jours, la vie rayonnait autour de moi. A présent dans une voiture, croquevillé sous des couvertures. Pourquoi ? Mes filles marchaient vers l'autobus qui les conduirait à leur école. Ma femme... son nom a-t-il de l'importance ? Elle doit être figée, elles doivent être toutes les trois dans une immobilité glaciale.

Les vitres de mon véhicule me renvoient les bruits extérieurs. Le même bruit qu'il y a huit ans. Ma petite fille... née un jour presque semblable à celui-ci. Elle avait deux semaines d'avance. Les premières contractions avaient été brusques. J'ai lu dans son regard l'heureuse vérité...

Mais tout cela n'a plus d'importance.

Ce matin, le soleil brillait. J'allais partir, retrouver mes élèves. Mais alors que la porte glissait sur ses gonds, mes yeux se fixaient, malgré moi, sur ce mur liquide, cette énorme vague qui déchaînait les cieux. Les nuages se mêlaient à la marée démente, elle avançait dans une implacable fureur détruisant sa base terrestre, inondant le monde.

J'étais hypnotisé par cette faucheuse, fasciné par tant de beauté et d'horreur mêlées. Puis je me revois blotti au fond de ma cave, totalement coupé du monde, guettant l'instant fragile qui sonnera mon glas.

Une tempête apocalyptique ébranla les fondements du monde. La fureur brisa mon coeur, la peur désenchantée hurla ses malédictions contre l'humanité.

Je me suis réveillé, endolori, assommé par le tapage auquel avait succédé un silence abyssal. J'ouvris ma porte pour laisser rentrer l'air que je pensais vicié, mais qui s'avéra d'une pureté infernale. Des ombres, ou plutôt une ombre s'étendait, la glace avait pris, le froid meurtrissait mon souffle. Immobile. Un hiver nucléaire. Un premier impact, comme un effacement orchestré. Mort, la mort était partout...

Je la sens à côté de moi, contre la vitre, son souffle givre les vitres. Il n'y a plus personne, plus rien, rien que le froid amené des confins de l'univers. Le soleil n'apparaîtra que dans plusieurs années, la vie aura disparue, le néant.

Je ne sens plus mes doigts, pris par le froid.

Mes yeux se ferment, sur le vide.

Mon coeur ralentit, calme.

Elle va me prendre.

Impulsion nerveuse

J'ai ressenti le premier signe un dimanche comme les autres. Déambulant au milieu d'une liberté lucide, inondé des bruits illuminant ce lieu, un rien, un flash, un choc violent anima mon esprit. Trouble, l'instant insignifiant révélant un simple fait. La réalité vacilla un peu plus, à chaque seconde, chaque pas, mouvement. La sensation s'évanouit, aussi vite qu'elle était apparue.

Les jours comme des nuages, dans un bleu d'Eden. Les gestes brassant un air limpide et volatile. L'été venait de prendre fin, l'automne irradiait le sol couleur d'ambre, persévérance dans cette déstructuration cyclique qui pénétrait ce monde. Les nuits semblaient vierges, les étoiles rayonnaient chaque jour un peu plus longtemps, observant l'existence.

Mon corps se glissait tout autour de ces formes uniques, silencieux, lentement.

Un couperet, rien de plus. A nouveau une pointe enfoncée un peu plus en mon cœur meurtri. Les détails se précisaient. La vue qui chute dans les méandres insondables de la non-conscience. Sans un avertissement corps et âme se rejetèrent. Le néant.

Mon réveil fut celui d'un nouveau né. Tout devenait inconnu, tout s'annonçait différent. L'acte demeurait anonyme, jusqu'à mon départ de ce lieu. La vie n'avait cessé, mon esprit s'étalait, comme toujours, au travers de mes journées.

Comment le dire ? Comment le décrire ?

De plus en plus précis, de plus en plus violent, je sentais le lent mouvement derrière moi, sans pouvoir le décrire.

Un vague souvenir de ce dernier moment de liberté :Immergé dans une foule cauchemardesque, une rue comme tellement avant celle-ci qui précipita ma perte. Un néant d'où émanait un mince fil lumineux, comme une porte vers un nouvel âge, ou vers une première fin ?

Mesure d'une vie qui s'aliène, goutte à goutte.

Ma première larme depuis longtemps. Une perle qui s'efface devant le monde, qui s'écoule en ma chair torturée.

Ceux qui me voient me parlent du beau temps, des magnifiques journées que je contemple dans mon imaginaire embrumé. L'hiver est là, depuis deux mois. Toujours le même lieu confiné, où je ne peux qu'aligner des idées, seul désespérément seul. Je suis un homme au fond d'une caverne, je suis un animal traqué qui ne peut s'enfuir.

Ceux qui me voient veulent me faire rire, ils me narrent leurs exploits, se marrent sans égards. Je sais qu'ils veulent mon bien, mais non, rien de rien. Mon malheur s'embellit au fil du temps, mon esprit ne veut plus rien, rien d'autre que le silence. Silence

Le store à demi-fermé me laisse voir l'extérieur de ma chambre. L'hiver a fleuri, s'est doré de verdure, mais cette pièce garde sa pâleur. Des murs uniformes qui se calent sur ma vue, aseptisent mes sentiments. Je sens le voile léger se déposer autour de moi. Mes mains ont disparu, je ne les sens plus. La pièce sombre dans cette aveuglante clarté, mes yeux tremblent, s'évadent dans mes souvenirs. Je revois les prés de mon enfance, les vagues évanescences de ma douce vie. Je perçois des visages autour de moi, qui me scrutent, m'appellent vers les limbes pacificateurs.

« Douleurs atroces. Ce sont ces derniers mots. Il a jeté un dernier regard vers l'extérieur, a prononcé cette dernière parole, puis le silence. »

Le silence. Un havre de paix parsemé d'oasis. Ici mon
âme n'est plus torturée. Je suis seul, sans l'être. Calme.
Pouvoir penser sans souffrir, souffrir sans pleurer,
pleurer sans peine, pleurer de joie. Sortir de ce cycle
infernale, retrouver la vie. A nouveau le printemps.

Enquête et complications

Le tableau sur le mur, à droite de la porte, est légèrement penché. La scène de chasse représentée, une chasse royale dans une forêt de chênes sombre, est bordée par un cadre doré très ciselé. D'une grande taille, si grande que je me demande comment il a pu être amené ici. La lumière tamisée jette une atmosphère lugubre sur les murs de velours noir, non, plutôt bordeaux. La moquette est de même couleur, moelleuse. Le bureau en bois massif, visiblement en acajou impose sa présence dans cette pièce. Sur le meuble, un plumier de marbre, sans plume, un encrier noir, un sècheur d'encre, un buvard, un arc de cercle, en bois, un dessus de bureau, des feuilles étalées. La chaise, style Louis XVI, aux motifs floraux, est poussée en arrière, à un mètre dans le sol. Quatre marques uniques.

Dans les tiroirs, quelques feuilles vierges, de la cire rouge, un sceau représentant un cygne entouré d'un serpent. Les deux animaux ne s'attaquent pas, ils ont l'air d'être en symbiose, les deux têtes tournées du même côté. Des bougies noires, des allumettes, une loupe de table.

La porte par laquelle je suis rentré s'est refermée. Cette surface aussi est tapissée de velours, tellement bien qu'elle a presque disparue dans le mur. Seule la poignée de bois brun trahit sa présence.

Deux sièges sont de l'autre côté du bureau. Légèrement inclinés, autour d'eux le sol porte des marques des différents invités peu soigneux.

Au plafond, de légères marques, plus foncées. Sur le sol, la matière semble comme avoir été chauffée. Un cercle, un dessin. De fines tâches. Les bougies.

« Je pris alors les bâtons de cire qui se trouvaient dans le tiroir, les disposant de la manière la plus probable. Le cercle était parfait, au millimètre. Les allumettes craquèrent, les mèches s'enflammèrent. L'atmosphère se fit plus oppressante comme les flammes dansaient. L'ampoule électrique intensifia sa présence, puis éclata. Les ombres macabres se faufilaient, glissaient, disparaissaient, pour réapparaître sous mes pieds. Les gouttes de cire ruisselantes tombées sur la moquette inscrivirent un cercle, des signes se matérialisèrent, vibrèrent, sur le rythme d'une pulsation saccadée. Le silence. Il s'imposait, devenait lourd. J'eus l'impression qu'il venait de se produire, alors qu'il régnait en maître depuis plusieurs jours en ce lieu.

Une présence. Je sentis une présence oppressante, quelque chose de subtil, mortuaire. Les ombres s'étaient arrêtées. Elles attendaient quelque appel pour reprendre leur bal lancinant. Je n'osais bouger, à peine respirer. Seuls les battements de mon cœur. Une rumeur doucement se démarqua de mon sang, dans mon cœur.

La cire sombre s'empourpra en un instant, illumina les murs qui se dégorgèrent d'un souffre incandescent. Au contact du sol les vapeurs évasives, emplissant la pièce de vagues malades, troublèrent mon esprit, imposèrent des images, où un vaste carnage apporterait la vie.

À mon réveil, les bougies étaient éteintes, totalement consumées. »

–Pouvez-vous nous décrire ces images ?

–Vaguement oui. Je vois un corps allongé au milieu d'un pentacle. Le symbole est vague mais je pense qu'il s'agissait bien de cela. Je ne me remémore plus le reste/

–Mais avez-vous découvert ce qu'est devenu le disparu ?

–Non, tous les éléments que j'ai pu relever sont sur l'enregistrement que vous avez écouté.

–Merci monsieur. Vous pouvez disposer.

L'homme sorti de la salle, ses yeux cernés trahissaient son pas rapide. Il était de grande taille, mince, presque maigre. Ses cheveux en bataille lui donnaient un air négligé, ses lunettes de soleil, une attitude désinvolte, sa sacoche, un intellectuel. Mais il n'était que

Stanislas Cladéo, qui désirait aller se coucher.

Ses jambes le tenaient encore, la faim le tiraillait, mais son esprit cherchait sans relâche les fugaces mirages. Durant son explication de l'investigation, il s'était soudain senti tout proche, comme s'il pouvait presque toucher ces représentations qu'on avait introduit dans son inconscient.

Mais à présent cela lui semblait tellement loin, comme si elles le fuyaient. Tout comme lui fuyait ces trois hommes qui l'avaient interrogé. Le soleil brillait faiblement, les nuages laiteux vagabondaient au gré des vents, répandant leurs ombres sur les immeubles. Le jeune homme profitait des rayons chaleureux de l'astre pour se dégriser de l'oppression. Un sandwich jambon, beurre salé, salade, tomate, surimi, mayonnaise à la main, une bouteille d'eau dans l'autre, il s'était adossé à l'un des nombreux arbres du parc qu'il voyait de chez lui. Une profonde lassitude s'empara de lui. Les images lui revinrent, claires, tragiques, un scénario déjà joué qui se reproduirait, une dernière fois.

L'heure s'avavançait, le dernier acte commençait. Stanislas se redressa, se dirigea vers son appartement, sans peur, sans regret. Il monta les marches, tel qu'il l'avait vu, tel qu'il le voyait encore. Sa clef tourna, sans un bruit. La porte glissa silencieusement sur ses gonds. Il la claqua.

« Pourquoi me tuer ? »

- Tu as vu des choses qui ne doivent pas s'ébruiter, dit l'homme qui se détacha de l'ombre.

- La parole de mon silence ne changera rien ?

- Non, cette mort est inéluctable.

- Tout se passait comme il le fallait.

- Comment savais-tu que j'étais là ?

- Qu'importe, cela ne t'avancera à rien de toute façon.

- Très bien. Adieu donc.

Le coup partit. La lame s'enfonça.

Intermédiaire

Bonjour à vous tous, vous qui écoutez les mots que j'ai écrit à votre intention. Je ne peux être là ce soir, d'autres projets. Mais ma voix vous parvient quand même, par un intermédiaire, pour vous conter cette histoire somme toute banale...

...d'un homme, tout ce qu'il y a de plus banal. Il commença sa vie dans un petit village du Massachusetts, entouré de sa mère, de son père, de sa petite sœur. Une famille normale. Il fit son éducation dans le conté qui avait vu sa naissance, passant d'une classe à l'autre avec une moyenne de 11/20, dans la normale. Il voyait ses amis de façon modérée, en soirée, avant de rentrer pour 19h30, pour se coucher à 21h et être en forme pour une journée identique à la précédente. Les années passèrent, dans une constance rectiligne, sans exploit, sans catastrophe. Il alla en université, pour obtenir un diplôme moyen qui lui donnerait accès à un travail moyen dans une entreprise de taille moyenne. Sa moyenne se tenait à un niveau intermédiaire, sa santé était moyenne, d'une normalité déconcertante.

Cependant, quelque chose chez ce citoyen moyen était différent de ce qu'on aurait pu croire. Car bien que moyennement grand, de poids moyen, ayant des relations moyennes avec les femmes, il ne pensait pas qu'à moitié. Il voyait tout en grand. Il avait des projets grandioses, avec un grand nombre de personnes. Sa grande idée était de donner une grande envie d'évasion au plus grand nombre, le tout pour une modique somme, sans grande renommée pour lui mais qui donne un grand bonheur aux autres.

Un matin, un grand soleil. Il se lève en s'étirant moyennement, prend un grand café avec une petite dose de lait, sort en prenant la route, ni la plus rapide, ni la plus longue pour être ni en avance, ni en retard. Il arrive par l'entrée normale, monte les escaliers 2 à 2, moyennement vite, pose son sac moyennement plein et s'accoude à la rambarde qui donne sur la cour. Et là, comme tous les jours, il voit la même personne, qui s'avance avec un grand sourire, un grand geste. Et lui, il répond par un petit signe, pour faire la moyenne ? Non, là, la moyenne il s'en moque. S'il ne l'aborde pas plus, c'est parce qu'il pense être moyen, et il n'a pas tort. Il pense que les « moyens » ne peuvent accéder à ce niveau où des personnes telles qu'elle peuvent le remarquer, l'apprécier, l'aimer ! Mais non, il a bien tort, ce jeune homme moyen. Car même s'il est moyen la plupart du temps, il a de grands objectifs, de grandes pensées, peut-être vivra-t-il un grand amour avec elle ? Qu'elle vivra la même chose ?

Mais il ne bouge pas, comme d'habitude. Il la regarde qui monte, il la regarde qui s'approche, il la regarde qui l'embrasse pour lui dire bonjour, une bise, pas de grands baisers, mais un bisou normal, moyen. Il en a marre de cette normalité, car malgré sa grande conviction, c'est un grand timide. Immense timidité qui l'enferme dans un petit enclôt où ne viennent que des actions moyennes. Il veut changer, mais il ne peut être autre chose que moyen, pour le moment. Il lui faudrait un coup de pouce, même petit, pour un grand souffle et une grande vie.

La suite de l'histoire, c'est à vous de décider. Il y a trois possibilités :
Premièrement : Il ne fait rien, reste dans son esprit moyen, avec sa vie moyenne.
Deuxièmement : Il dépérit de sa position pour s'enfoncer dans l'abîme et plus rien ne peut le retenir. Il devient petit.
Troisièmement : Il grandit un peu, essaye de s'expliquer avec elle et, que cela marche ou pas, il ne sera plus dans sa normalité moyenne.

Enfin : Où pensez vous vous trouver par rapport à lui, dans les actions qu'il mène ?
Voilà. Cette histoire est autant à vous qu'à moi maintenant. Décidez quel en sera le dénouement, la chute. Et quoi qu'il arrive, ce n'est qu'une histoire.

Elan d'espoir

Mon cœur vient de battre. Je l'ai senti tout contre ma poitrine, qui a légèrement pulsé mon sang. J'ai une conscience, c'est pour le moment la seule chose que j'ai. Je baigne dans ce liquide, gélatineux par endroits, fluide, enfermé dans cette poche donnant la vie.

Je vois. Pour la première fois je vois les palmes de mes doigts, la peau de mes bras. Tout autour de moi je vois les veines du ciel, les contractions électriques qui agitent les flots impétueux qui me permettent de grandir, qui abriteront un jour, grâce à moi peut-être, une nouvelle forme.

Je touche. Je touche cette surface meuble et nouvelle, que je découvre comme un des fondements de cette existence qui s'ouvre à moi. Des choses poussent sur elle, qui se noient dans l'eau trouble pour disparaître vers l'extérieur. Je sens la vie en elles, en chacune d'elles, qui apportent cet oxygène indispensable à ma vie.

J'entends. Une symphonie naturelle qui me parvient pour apaiser mon ennui. Les ondes se répandent tout autour de mon être. Je me glisse dans un repos salvateur, je me terre dans un creux, une aspérité, pour profiter de ce nouveau plaisir. Ce sentiment de plénitude qui m'envahit m'apporte cette chaleur qui me manquait, qui inonde ce milieu aqueux.

Je pense. Je pense donc je suis. Mais qui suis-je ? Pas de nom, pas de classification, pas d'époque. Mais j'ai en moi cette étincelle qui développe ma psyché, qui fait croître mes cellules. Je ressens en moi cette vie, cette pureté indomptée, cette essence de vitalité qui insuffle à mes mouvement cette puissance.

J'ai une vie, on m'a donné une vie. J'ai un cœur qui bat, je vois, je touche, j'entends, je suis inscrit dans un cycle infini et universel. J'ai enfin la possibilité de me mouvoir, de réaliser des choses, d'interagir avec mon environnement, pour le façonner, pour le modeler, pour qu'il me construise afin que je puisse vivre. Vivre. Bientôt je pourrais me l'entendre dire, je pourrais le dire. Sentir les frissons du froid, la morsure de la peine, la douleur du désespoir... Mais aussi toutes ces choses qui font la beauté d'une vie humaine ; tous ces moments de joie qui jalonnent mon existence, parfois mon errance, toujours ma vie, ma seule et unique, magique, vie humaine.

Il est l'heure, mon temps arrive, enfin la lumière.

Ode à la Terre

Marqué par le fer, par delà toutes les terres,
Tu respires en silence auprès de tous tes fils.
Les flots impétueux, les chênes millénaires,
Déchirent ton corps, effacent tes maléfices,

En ton sein naturel, sublime et maternel.
Les fous creusent, les cieux hurlent et se déchaînent
Contre ton appel, douces muses qui s'éveille.
Ton âme saigne de ces tortures, de ces peines.

Nous lacerons ces sillons qui donnèrent la vie,
Corps et esprit à nous semblables, à ceux qui,
Par delà toutes ces terres, marquées par le fer,

Nous ont offerts ces destinées somme toute tragiques.
Mais si nous vivons, voyons cet Eden magique,
C'est grâce à toi : Toi notre mère, toi notre Terre.

Evanescence

Le silence. Le silence quand je te sais à coté de moi. Rien, pas un mot, rien que le souffle sifflant de mon âme qui hurle ces paroles, sans que mon corps ne les prononce, sans que ma voix ne les annonce, sans rien, que le néant profond et tenace qui m'emporte chaque soir, allongé sous les étoiles qui n'apaisent en rien ma peine. Une cigarette comme seule compagne, à qui je confie ma tristesse de n'avoir pu, encore ce soir, te dire ce que je vis à tes cotés, t'expliquer ce qui attise mon corps, torture mon âme, détruit ma vie.

La douleur. La douleur quand ta main frôle la mienne, quand tes yeux transpercent ma chair qui frémit de ce don macabre. Ton souffle qui anime ma vie, ta vie qui brûle mon esprit, j'aimerais pleurer cette détresse qui transpire sous mes doigts, qui s'inscrit sur cette page bien blafarde sans apaiser mes cris. Mais je ne peux m'y contraindre, seulement subir, encore et toujours, ce supplice glacé, cette mort instantanée, cette sorte de péché. Des lignes mélancoliques sur un appel qui jamais ne fut lancé, mais tellement souhaité, tellement.

Le regret. Le regret après ces années durant lesquelles je n'ai pensé qu'à toi, alors que tu ne pensais qu'à celui que j'aurais pu remplacer. Durant ces mois éphémères que j'ai eu à explorer seul je repensais à ce jour où j'aurais dû agir, te dire ce que j'avais entrevu dans la brume des rêves, t'énoncer les sentiments qui naissaient, qui m'envahissaient, sans pouvoir rien faire. Mais ma main se bloqua devant ta porte, à quelques centimètres d'un bonheur qui pouvait se réaliser.

Partie. Tu es partie sans un bruit, tout à l'heure, de ce lieu que je hante encore. Tu ne m'as pas vu, pas même regardé, mais moi je n'ai vu que toi. Tu t'es assise, calmement, attendant un messenger qui aurait dû venir te dire ce qu'il n'avait pu faire des années auparavant, qu'il n'a pu dire cette fois encore. Bloqué sur ma chaise, dans une contemplation divine, je ne pouvais que me maudire, de ne pas aller vers toi, pour que tu saches, enfin.

Adieu. Nos vies se sont déroulées, sans que nous ne puissions les arrêter. Combien de jours se sont écoulés entre la révélation de mon sentiment pour toi et ces mots qui foulent le papier, vierge de cette journée, mais ô combien incestueuse de mes pensées ? Combien d'années se sont déversées sur le parvis de ce café où je n'ai pu te dire que je t'aimais ? Combien de vies se sont enfuies sans que je puisse t'en faire profiter, sans que je réussisse à t'enlacer, à te garder ?

Adieu, adieu donc. Adieu toi qui aurais pu apporter à mon âme esseulée ce que j'ai toujours refusé, à chaque instant regretté : Un bonheur vrai, brillant comme mille soleils, inspirant mille romans, doux comme mille rêves, digne des dieux, pour des années, des milliers d'années d'un bonheur qui pourrait être parfait, sans doute dur par moment, mais permettant de vivre, vivre pour de vrai, vivre et pouvoir le crier! Sans peine, sans haine, sans heurt, le bonheur...

Adieu.

Essai sur l'océan 1

Mon rêve s'éveille, ma vie s'achève, mon cœur sommeille seul. Les pleurs s'étendent, mon âme part, la vision se glisse, là, dans cet Eden lunaire.

Le paysage bleu s'éclaire, autour de ce corps meurtri. Je vois alors, par delà la mer, ces formes claires, qui brillent. Scintillantes comme des étoiles de douleur mes pensées s'agitent, alors, pour dévoiler un espace de douceur. Chacune des lumières, sans heurts, dansent pour former la voie de l'éternel. Superbes et fragiles demeures, qui illuminent le chemin de la conscience vierge. Les joies s'étendent sur les vagues de plénitude, délicates, comme un soupir si délicieux que je savoure, enfin. La peine de ce monde si beau envahit dès lors mes mains, devenues celles d'un enchanteur qui parcourent les lignes pâles d'un grimoire ancien. De l'infini, un éclat sombre se répand sur la grève. Les écumes lucides volent par delà les monts, s'unissant en une couronne volatile. Les formes annoncent un renouveau magique et sensuel : celui d'une nouvelle ère, empreinte de solitude, passagère et omniprésente, guidant les frissons diluviens qui s'élancent sur l'étendue tranquille d'une impulsion première, échos millénaire sans attache, harmonie céleste sinueuse délassant les mal-aimés pour leur apporter le réconfort, tel une plume apaisante, rendus à leurs désirs, pouvant à nouveau voguer sur les dunes de la Terre, pouvant s'identifier aux belles qui transportent les haillons naturels, les filets de tendresse, les souhaits prochains autour de leurs seins protecteurs. Je sens l'envol qui me pousse vers la lumière, source de ce monde illusoire et pourtant tellement réel, tellement cherché.

Les paysages éthérés fusionnent en une dernière union mirifique. Un paysage d'une beauté parfaite, pure et flamboyante. Les mains s'inscrivent autour de ces joues, masquent les larmes d'adieux. Autour de ses yeux des fleurs de glace vacillent, dessinant dans les cieux une phrase limpide. Chaque mot vit, partageant sa force avec ceux sans qui il ne serait rien. Et toujours en dessous de moi... si seulement je pouvais le décrire, si seulement mes doigts avaient pu saisir ce paradis à lui seul semblable. Mais rien, rien d'autre que le silence ne peut parfaire cette œuvre : tableau de sensations délicieuses où la mer et la terre ne sont qu'un, un être divin, heureux de savoir que la vie qu'il a créé a su développer le mystère essentiel de tout battement, de toute cette magie qui se déverse de tout temps dans l'immense lac de ce songe qu'il partage : l'annonce simple d'un message qui perdure depuis l'aube, qui enlace en vue d'une douce étreinte ceux qui le saisissent, ceux qui le comprennent, ceux qui puisent en lui sa force.

Naissance Minérale

Elle se dessinait. Des lignes droites, des lignes courbes, des lignes en pointillés qui glissaient sur un bitume inconsistant, pour former des galeries extérieures, des nids en colonnes, des sorties par milliers, cerclés par des feux incandescents. Des traits féminins au teint poudré calquaient leurs reflets bleutés dans le ciel nacré, montant jusqu'aux cieux d'où un brouillard opaque masquait à l'œil solaire la surface tailladée.

La sueur tombait des corps écrasés, sous la chaleur suffocante, qui manoeuvraient, poussaient des râles de fatigue, puis partaient pour d'autres lieux, laissant leur ouvrage sous le jugement accusateur de la nymphe sombre. De ses longs doigts elle comblait les vasques profondes qui meurtrissaient la Terre, éclatantes comme des plaies maudites de démons infernaux.

Au fil du temps, ces portes abyssales se refermèrent, coulées dans la boue d'une société naissante, argile de corps immobiles qui s'élevaient sous le sol dénaturé. Les veines d'acier glissèrent, en un mouvement lent et précis, pénétrant cette chaire nouvelle qui ne pouvait que subir ce viol terrifiant, dont elle ne pouvait s'échapper. Les baguettes reçurent à leur tour le poids des structures porteuses qui supportèrent, quant à elles, les mouvements artificiels nés de l'alliance de l'homme et de la machine.

Les arbres alors reculèrent, effrayés par ces monstres qui croissaient, qui dévoraient le monde et les repoussaient, peu à peu, vers les dernières lisières éphémères d'un univers menacé de couler sous la vague immense de la vie ravageuse.

Puis les termites vinrent. Elles investirent ces tours bibliques, repoussant à chaque fois les limites, et elles se mélangèrent, brassèrent l'air en un zéphyr hasardeux. Les pluies, les vents, rien ne venait entamer ces empilements artificiels qui se développaient de plus en plus, emplissant l'espace toujours plus restreint.

La fourmilière géante atteignait sa taille adulte. En son sein la vie saturait de cet artifice, la dépendance s'installait : Un besoin de naturel, un désir de communion, un retour vers l'originel. Alors elle changeait, sacrifiant son être pour racheter son péché, d'avoir osé braver ce songe d'un espoir, recouvrant alors le masque de sa mère en un ultime hommage, un hymne pour ceux qui pleuraient, avides de beauté.

Evangile selon Saint Pathosis IV

Au début était la nature. Les arbres s'étendaient à perte de vue, étendant leur empire sur le monde. Ils recouvraient les plaines et les montagnes, s'élançant vers le soleil pour lécher la lumière qui leur donnait la vie. De toutes natures et de toutes tailles, chacun s'accordant avec son environnement, ils formaient les îlots d'existence qui allaient recevoir le mouvement. Les animaux de toutes natures et de toutes tailles cohabitaient dans ces lieux simples, sans agir sur ces derniers. Les bestioles sur la terre et les oiseaux dans le ciel et les poissons dans la mer, tous vivaient sans rien modifier.

Puis vint l'homme, qui des autres animaux se distingue par son influence sur le monde. Il plongea son regard plus loin que le sol, cherchant dans les géométries de la vie son avenir. Il commença à ouvrir des brèches dans les forêts, à marquer des gués dans les rivières. Il chassa les animaux sauvages de son territoire, maîtrisa le feu pour les tenir éloignés de ses cachettes. Il se développa, retranchant la végétation aux terres qu'elle dominait.

Les hommes atteignirent des nombres conséquents dans chaque tribu. Ils surmontèrent la peur de ces inconnues qui peuplaient la cohérence du monde pour s'ouvrir à la voûte céleste. Ils décidèrent de sortir de ces lieux humides et froids qu'ils habitaient depuis toujours pour construire, avec les amas de bois qu'ils avaient en quantité, des lieux qui pourraient satisfaire ce que la nature n'avait pu leur donner en quantité. Alors poussèrent, tels des champignons, de moisissures de mousse et de pailles, supportées par les troncs des êtres donneurs de vie.

Le nombre des hommes grandit encore ; les amas devinrent des hameaux de familles protégées du ciel par la force de leur désir. Ces rassemblements permirent une forme de communauté dans laquelle chacun vivait avec l'autre sous le coup de lois et de peur. Après la dispersion, des troupes humaines s'inscrivirent dans les vallées, avec ces animaux qui les nourrissaient en les piégeant, établissant une union qui brisait la liberté de l'un pour œuvrer pour celle de l'autre. Des lignes se tracèrent entre les colonies, les reliant entre elles en un réseau émaillé qui portait la vie et la mort. Car les hommes étaient sortis de cette innocence pour s'enfoncer dans ces passions nées de leur intellect.

Les hommes devinrent un peuple, qui s'étala sur une plus grande surface. Les guerres naquirent, et avec elles de nouvelles habitations, faites de pierres, cerclées de murailles, pour se protéger. Des ruelles, des maisonnettes, tout en miniature dans cet espace presque infini. Ceux qui possédaient une terre fertile devenaient la proie de ceux qui se croyaient des reclus, tuant et mourant sans relâche pour une oasis qu'ils ne connaîtraient jamais.

Puis les remparts s'effacèrent, sous le poids des naissances incessantes qui démultiplièrent les populations. Les demeures s'espacèrent, se regroupèrent pour former de vastes villes qui évoluèrent elles aussi, au fil des techniques. Elles prirent en hauteur, stockant toujours plus de personnes, dans des agglomérations toujours plus vastes, rassemblant toujours plus de monde. Les hommes, jamais aussi nombreux, ne furent jamais aussi seuls.

Ainsi se déroula la naissance des villes.

Création et développement de la cité
Evangile selon Saint Pathosis IV
Tiré de L'Histoire humaine du passé.

Portrait du monde - Le temps d'un soir

Les paroles annonçaient l'amertume. La rumeur grandissante d'un futur perçu m'apportait la peur d'un regret, d'une défaite, d'un désir. Les jours passèrent. Une à une les semaines naissaient, vivaient, mouraient, avec ceux qui me ramenèrent vers ce que j'avais cru avoir perdu. À nouveau mes yeux se nourrissaient des regards nappés du nectar et de l'ambrosie de l'amitié. Mon cœur retrouvait la splendeur, inspirée par les âmes claires qui peuplaient chaque jour la mer, avant dédiée à ma terreur, mes pleurs, dès lors intimement liée à mes amis, l'écume vagabonde d'une vie qui renaît.

Le soleil déclinait sur la voûte du temps. Les jours perdaient leur clarté dans l'avalanche tonitruante des songes de la nuit. La lumière se perdait dans la soirée qui préparait un monde soi-disant nouveau. La lune bénissait cette parcelle entre deux dates apportées par les hommes, brillant sans contrainte sur les murs des demeures en fête.

D'une porte deux personnes s'échappent, se laissant englober par Nocte, qui les observe d'une oreille indiscreète. Leurs voix se perdent, là où personne ne les écoute; les échos de leurs pas s'effacent pour qu'ils demeurent anonymes, ils ne sont que des ombres, que des spectres qui se rencontrent pour la première fois.

Je ne pus expliquer pourquoi je lui demandais à elle. Nos démarches se lièrent, pour se fondre dans la pénombre. Le reflet des lampadaires me révélait le contour de son visage, les détails de son corps. Sa voix me montrait son cœur, ses douceurs, ses pensées. Durant ce temps hors du temps, nous n'étions que deux sur ce monde, dans ce pays, cette ville. Qu'importait où nous nous trouvions, nous nous étions exilés pour parfaire nos aspirations, l'un envers l'autre. Je me plongeais en ses yeux, oubliant l'espace pour me lover dans le pétilllement de son âme.

Les fines gouttes d'eau frôlaient son visage, glissaient le long de ses cheveux, caressaient son cou pour s'effacer contre les pores de ses épaules. Le vent soufflant l'entourait, nous entourait, pour que le froid ne nous blesse pas. Les mots alors sortirent. Juste quelques mots dans la foule des sons. Des mots simples, des mots réciproques, des mots qui prirent vie, qui vivent toujours.

Quelques mots plus tard, alors qu'à mes côtés se trouve la déesse de ces lignes, je la vois qui écrit. Ô toi dont l'amitié m'est apparue avec bonheur, saches que tu es celle qui apporta à cette année la confirmation de mon futur, le soupir qui prouve à mon cœur que je devais être là, encore.

Pourquoi ?

J'ai 42 ans. Marié, deux enfants, un travail plutôt correct, qui me plaît. Ma femme est aux petits soins avec moi, mais aujourd'hui, je repense. Je repense à ce jour de décembre, à ce jour de pluie et de brouillard, à ce jour où les lumières n'étaient que des feux follets qui fuyaient devant la marée des phares de voitures. La brume était comme un foulard de satin, qui glissait contre ma peau, qui perlait autour de mes yeux. J'étais caché du monde ce soir là. J'étais prostré le long de la voie, j'étais glacé par la tristesse. Je sentais les battements de mon cœur contre ma poitrine, qui ralentissaient au fil des secondes qui s'éclataient contre ma voix, détruite d'avoir trop hurlé. Une simple veste sur ma chemise trempée de sueur, les pieds brûlant d'avoir trop couru, pour fuir cette réalité qui ne me plaisait plus. Autour de moi je voyais mille squelettes de ténèbre qui ne me lâchaient pas, qui s'immisçaient en mon âme pour m'arracher par lambeau cette vie que je ne voulais plus supporter. Je ne désirais que disparaître! Je ne voulais plus être, plus rien, rien d'autre qu'un mort. Allongé sur le sol, le dos plaqué contre le verglas de l'hiver, sentant la morsure du gel glisser contre mon dos, remonter dans mon corps pour me retirer cette vie qui n'était plus rien qu'un fardeau. M'effacer de toutes ses mémoires que je maudissais, disparaître de cette terre, sortir de toutes ces existences. Je pleurais à la mort, pour qu'elle m'enlève, pour qu'elle me damne, pour qu'elle torture cette chair détestée sans hâte, pour des temps immémoriaux, pour cet infini dont je n'avais jamais vu la couleur, pour tous ces rêves que j'avais faits, qui s'effaçaient alors que tout continuait, comme si ma vie ne comptait pas. Elle ne servait à rien, elle était rien, rien d'autre que le résidu d'un amour qui n'était lui-même rien dans ce monde pourri. Je sentais mes doigts se figer peu à peu, me délectant de cette sensation. Pouvoir trouver le calme auquel j'avais tant espéré, auquel je ne croyais plus. Finir cette histoire d'un jour, ce malheur d'une seconde qui m'avait vu naître pour me jeter sans pitié dans un lieu que je ne comprenais pas. Illusion, ce monde me semblait être une vague source de malheurs. Un enfer.

Je sentis une chaleur sur mon bras, comme la marque d'un élan vital insipide. Contre ma joue. J'ouvris les yeux. Dans l'épais nuage vaporeux je vis un ange. Comment rendre cette vision sublime, comment expliquer l'inexplicable ?! Je vis... un être entouré d'une douce lumière, qui me pris dans ses bras, me parla tout bas, des mots incompréhensibles mais tellement chaleureux, qui faisaient corps avec mon sang, avec mon âme, avec moi. Je sentis ses ailes entourer mon corps, chasser les pleurs, chasser la peine, toute cette détresse que j'avais accumulée, durant ces années où je refusais de vivre, où mes pas sans empreinte s'enfonçaient dans le néant. Cet instant dura des heures, des secondes. J'aurais voulu toute la vie. L'étreinte se relâcha, m'offrant le visage de celle qui m'avait sauvé. Je restais contemplatif. N'osant bouger, tout juste respirer. Cette lumière m'offrit une pensée d'amour. Pour la première fois j'aimais à ne plus penser à autre chose. Une source d'émotions brutes, délicates, fortes et sensuelles qui irradiaient de mon cœur, qui vibrait pour elle.

Elle s'approcha de moi, déposant sur mes lèvres ce que jamais je n'avais connu : Douceur, douce respiration qui se mêlait à la mienne, en une ultime union. Je la senti qui partait, qui s'arrachait de mon souffle, de ma vie, mais je fus impuissant à la retenir. Elle s'éloigna de moi, s'éclipsa dans le brouillard, sans un signe, juste une main qui se tend vers la mienne, qui s'éthéra à jamais.

Je m'effondrais. J'étais à nouveau seul. Je n'avais plus celle à qui je destinais mon amour. Je redevais orphelin, délaissé par la tendre apparition dont je ne connaissais pas même le nom. J'étais toujours sur le sol boueux, les genoux maculés et le cœur saignant. Plus rien, je ne pouvais plus rien. Mes amis me retrouvèrent dans cet état : agenouillé, abattu, les larmes ne touchant pas même mes paupières nourrissaient la terre qui avait accueilli ma

sylphide, que je ne devais plus voir, maudit par elle de devoir vivre avec cette nouvelle force que j'avais essayée de fuir, que j'avais semé, mais qui me rattrapait à nouveau, qui lui était destiné. Figé dans cette position ; suppliant de la revoir une fois encore pour lui dévoiler ce douloureux désir, cette vague candide et charnelle, pour lui dire de ne plus me quitter, de rester à mes cotés jusqu'à la fin de l'éternité, pour lui offrir tous ce que je pourrais lui donner, pour la combler durant des décennies, pour être avec elle. Je ne voulais rien d'autre, je ne pouvais rien lui donner d'autre que cet espoir que je sentais possible : Mon avenir avec elle.

Plus rien. Obligé de suffoquer, de cacher cet être peut-être imaginaire, sans doute imaginé, cruellement imprégné dans chacune de mes cellules, impossible à effacer, que je refuse d'effacer, que je recherche : Mon ange que je n'ai cessé de guetter durant le fil des journées, que j'attends toujours, pour lui rendre ce baiser que je n'avais pas voulu, que je revis chaque jour, dans le brouillard de mes songes.

Tête d'ampoule

Ta tête tour à tour attire et attriste, tout comme toute cette tribulation qui t'entoure et attise ta stupeur totalement...infondée. Toujours tendu vers la tenture éternelle qui toise la Terre, tu restes sur place sans ciller un seul instant, sans soupirer sur ces personnes qui glissent, comme des corps corrompus que quelques convulsions agitent. Du soir au matin, toujours à guetter les hommes et les femmes qui passent dans ta rue, il ne te manque qu'un Yorkshire avec un nœud rose, hargneux, grognon, et un cabas écossais rempli de bouteilles pour parfaire ce portrait. Ta robe uniforme, quel ennui ! de temps en temps tu te pares de couleurs diverses et variées, pour passer par la pluralité après la platitude. Mais cela ne dure que le temps d'un mouvement. Une fois la mode passée, tu reprends cet imperméable gris sur lequel ruissellent les gouttes de pluie que tu récoltes parfois. Combien de lunes ont vu, sous l'éternelle larme lactée, les déboires distraits des débris de bistro qui se posent sur ta lumière, chantant chansons champêtres et libérant en un élan l'excès de liquide là où le sol touche ton antre. Mais à part te lamenter sur ce ruisseau qui s'immisce dans le goudron, pas un geste, pas un mouvement.

Durant la journée, toujours cette tour d'où tu contemples la ville, d'où tu regardes le troupeau qui s'écarte à ton approche. Des téléphones portables, des ordinateurs portables, des valises portables, des bébés portables, des coups de boule portés à la structure, puis, sous l'indifférence presque générale, des vacillements d'étourdissement après ces chocs violents. Fatigant. Et c'est ainsi, toute la journée. Parfois quelques embrassades, que tu baignes de ton regard. Mais alors les amoureux s'en vont, te jetant des bières vides, des cailloux. Alors tu te refermes sur toi même. Puis la pluie de la nuit suit une fuite d'Inuits, encombrés des couches excessives et successives, pour garder la chaleur dont tu te moques toi. La seule chose qui manque à ce moment, c'est les décorations qui emplissent la ville, la changeant alors en un spectacle endorphaque.

« Encore des sapins qui frottent leurs aiguilles, et bientôt les blaireaux qui les prendront pour se les foutre... où sais-je ? Et ils vont goûter au verglas ces crétins, à pleine dents ! J'aime pas Noël. Ça me fait mal à la tête toute cette neige qui tombe. Des enfants vont jouer et je vais m'en prendre plein les jambes. Voyous ! »

Ras le bol, c'est chaque année la même chose. Il ronchonne, il tire la gueule, mais quand la sensuelle guirlande va s'accrocher à son cou, il sera bien content quand même. Faut dire, avec sa bosse, et bien que ce ne soit pas une lumière, il est cool ce lampadaire.

Phantasein

Il ouvrit les yeux. Autour de lui, la nuit brumeuse laissait entrevoir une réalité floue. Des formes, des spectres de couleurs qui variaient du gris foncé au bleu nuit. Il était sous une avancée, une espèce de préau de béton qui donnait sur une cour indescriptible. Les cailloux qui composaient ce tapis externe la rendaient impalpable. Des ramifications partant du sol s'élançaient vers le ciel. Des racines. Des réseaux de racines qui s'étiraient sous la voûte terrestre, se répandant, envahissant les cieux. Pas un son, même de la bâtisse, à gauche, sans luminosité. Rien d'autre que le silence. Un mur cerclait le lieu, un mur aux pierres vivantes qui hurlaient des sons inaudibles. Un portail le transperçait. L'homme se redressa, s'assit sur son séant, laissa divaguer ses yeux pour s'appropriier chaque détail. Les piliers de bois de l'abri s'effritaient à leur base, corrodées par l'humidité des années passées ; un grillage, comme un cloître pour volatiles, les parois étaient contre le sol, vers le ciel ; le toit de planches montrait sa face à la demeure, les poteaux végétaux étaient dirigés vers l'homme. Il se leva, marcha vers la sortie, tourna la poignée. La porte glissa sur ses gonds, sans un crissement.

Un autre endroit, une pièce étroite. Le volet claqua. L'acier s'était changé en un épais contre-plaqué. Un canapé de cuir rouge sang baigné d'une lumière striée occupait le centre d'un tapis ocre. Les murs blanc champagne étaient vides. L'une des façades s'ouvrait sur un univers blanc, sans détails. Une forme apparue, lentement, sur le sofa : Un fantôme de femme vaporeux dont les longs cheveux flottaient, tels des serpents ; les vêtements qui couvraient sa nudité la masquaient, seules ses formes et son visage la trahissaient. Il s'installa à côté d'elle, la regardant, lui parlant. Et elle lui répondait, elle le regardait. La conversation dura des heures, toujours englobés par l'éclairante froideur. La femme approcha sa main de plus en plus près, elle frôlait presque le bras de l'homme. Elle disparut. Il resta immobile, plusieurs minutes durant. Son ombre occupait la place laissée vacante. La nuit tomba comme un couperet. Il se leva, se plaça devant l'ouverture, sauta sans regarder derrière lui.

Un couloir. Il était allongé, face au sol. Le tunnel d'un vert très clair tournait à gauche. Derrière lui, il se perdait dans la pénombre. Il prit devant lui. Un autre tournant, sur la gauche. Il continua. Sur la droite après un long corridor dont les ouvertures donnaient sur un mur incolore. A gauche. A gauche encore. A droite, à gauche, à gauche, une porte sans poignée, fermée, l'emplacement du loquet n'offrait rien après ce rempart. Sur ses pas, il n'y avait plus rien, pas un virage, rien qu'un vide dans la réalité qui se perdait dans la nuit intérieure. Il posa sa main contre l'acier, laissa glisser ses doigts qui heurtèrent l'invisible, un mouvement du poignet.

Un bar vide. Le comptoir brillait, lustré. Sur les étagères, rien, pas une ombre. Dans le miroir, le reflet des murs, uniquement le reflet des murs. L'homme s'assit sur un tabouret, les deux coudes sur le meuble de bois. Une image s'inscrit en face de lui, dans la même posture. Seuls ses yeux se voyaient, comme des images matérielles, deux puits insondables dans lesquels il laissa divaguer ses pensées. Les idées traversèrent le verre. Il parlait, elle lui transmettait ses réponses et ses questions. Au détour d'un mot, un halo imprégna la chair de la femme. Ses traits se dessinèrent, puis s'évaporèrent. Elle disparue, pour s'inscrire à côté du jeune homme. Le visage évanescent s'obscurcit, la peau s'effaça par couches, à nouveau la solitude.

La salle trembla, les objets changèrent de formes, devenant sphères. En chacune d'elles des instants s'esquissèrent, des moments particuliers offraient leur renouveau. Les murs se déformèrent, attirés vers le bas, se fondaient en chacun. La matière creva, laissant

s'échapper les souvenirs et l'homme dans le ciel, par delà les nuages, au-delà du monde. Les images se regroupèrent autour de l'humain, formant un cercle dont il était le centre. Elles s'écartèrent, se rassemblèrent en lui. Une porte devant lui, il l'ouvrit. Un jardin, au milieu des arbres. La porte s'étiola. Il assit. Tout autour les fleurs et l'herbe dansaient dans une calme félicité. La nature s'effaça, comme une vague brûlante. Plus rien que la terre craquelée, marron, zébrée par la sécheresse. Le ciel devint d'un noir profond, un noir qui s'étalait sur toute la surface visible. Un corbeau se posa près de lui, disparu. Des éclairs sombres frappaient la terre. L'un d'eux déchira l'espace, ouvrant une brèche vers un autre pan du monde. Il sauta.

Une salle de classe. Une chaise. Un tableau. Il prit place, fixant l'objet impersonnel. L'ombre de son support tournait tout autour de lui, comme si la source de la lumière était au-dessus de lui, qui oscillait. Des mots se dessinèrent alors, posant des questions improbables. Il répondait, avec calme. Un visage se démarqua, il se retira, avec un corps, tels qu'il se souvenait, de celle qui cherchait. Un bouton clignota. Il appuya dessus, le mur tourna, la pièce s'inversa. Une salle capitonnée.

Au mur, un cadre vide ; sur le sol une trace de pas, au plafond, rien, rien que le néant profond. Il se plaça au milieu, les yeux fermés. La marque sur le sol se multiplia, se déplaça, autour du corps inerte. Les pas s'accéléchèrent, un cercle se forma autour de l'être, un portrait apparut dans le cadre. Un visage féminin d'outre tombe, rendu gris par le poids des années, les cheveux noirs attachés en chignon, les yeux blancs qui le fixaient. Elle se mit à parler. Des mots incompréhensibles envahirent l'espace. Le silence chez l'homme. Graduellement, l'apparence de la femme se modifia, ses traits s'embellissaient, son teint s'illumina peu à peu, sa chevelure se libéra, tomba sur ses épaules, le long de son dos.

L'homme se redressa, s'approcha de l'ornement. Il tendit sa main, elle la prit, se libéra de cette prison plate, bidimensionnelle. Ils se faisaient face, sans un mouvement. Elle se rapprocha, lui tourna le dos, se laissa tomber en lui.

Ils ne faisaient plus qu'un, plus rien qu'un esprit ; un androgyne parfait aux multiples consciences venait de naître. La salle s'étira, se déchira. Le ciel, la mer la nuit se succédèrent. Les nuages apparurent sur la droite ; au-dessus un couloir, un labyrinthe impossible, le sol se changea en graviers aux gris multiples, un grillage tomba du sol, entoura l'être, l'emprisonna, cerclant son corps, broyant ses muscles.

Il lança un cri. Son corps était trempé de sueur. "Ce n'était qu'un rêve pensa-t-il, qu'un simple rêve. " Il s'allongea sur son lit, il regarda son réveil, ferma les yeux. Il sursauta. Au mur, une lune rouge gravissait au zénith, à côté de lui, quelques cheveux noirs.

Prophétism

Devant moi s'étend la vaste plaine illuminée. Des champs s'étirent jusqu'à la ligne de l'horizon verdoyant. L'orge, le son et le tabac glissent le long du vent, prenant son souffle pour s'approprier sa liberté. Les respirations régulières forment les vagues de la terre qui se propagent, lentement, sur le rythme des battements de coeur des divinités oubliées. A mes pieds l'allée de graviers et de sable longe les foules végétales, serpentant contre les fossés et les buttes sans bruit, liant les courbes des cultures en un ballet voluptueux. Un peu plus loin, ce chemin disparaît sous le corps des herbes dansantes, et je me trouve comme perdu au milieu de cette mer qui me domine, qui menace de m'engloutir dans la brise des blés.

Autour de moi je sens les corps des hommes et des femmes qui marchent alors que je vagabonde. Ils passent à coté de moi, parfois me touchent, ne me voient pas. Les troupes familiaux s'ouvrent parfois, pour m'engloutir avant de me recracher sur la route qui me semble une fourmilière. Les charrettes de vivres se suivent dans un crissement de bois contre le bois, écrasant les cailloux, creusant des sillons dans la plaie déjà infligée à la Terre. Les pas se mêlent, s'agitent, s'écartent dans cette foule d'anonymes qui cherchent à gagner la cité encore invisible au-delà les voiles terrestres. Je marche, entouré de ces bêtes qui cheminent sans savoir où ils se rendent.

La voila, la cité des nuages qui s'élance sur la trame des cieux, avec sa tour aux milles fenêtres. La lance d'ivoire et d'or brille du feu de la ville qui éclaire le territoire durant la nuit. De chaque coté d'immenses lames d'épées de titans se dressent fièrement, reflétant le soleil pour baigner de lumière les portes d'airain, rempart initial du château qui domine la ville. Des milliers de tourelles splendides avaient fleuri le long des murs d'enceinte, offrant leur majestueuse couronne aux regards ébahis du monde. La colossale construction à l'architecture miraculeuse s'étirait par delà la vision d'homme, les flancs de nacre semblaient être le corps d'un monstre bienveillant, terrifiant par sa taille, apportant la plénitude d'une oasis, alors que la sérénité se sentait en tout lieu. De longues galeries aux multiples ouvertures s'étendaient de toute part, partant du coeur de la demeure pour s'étirer dans toutes les directions, transperçant les quartiers des villes, traversées des portes gigantesques et semblaient s'enfoncer dans le sol, comme les racines d'un arbre minéral. Tout autour de la ville, le fleuve avait dans les temps anciens creusés le sol, formant une dépression qui englobait l'île humaine. Des toute part, des ponts-levis perçaient l'étendue liquide, les langues de bois clairs sonnaient du contact des gouttes d'eau contre leur structure, et les chaînes étincelantes semblaient les liens du monde insulaire au réel. Dans les rues, de longs drapeaux descendaient des toits jusqu'à hauteur de carrosse, des vagues bleues, vertes et jaunes, qui, intimement liées, faisaient de ses langues soyeuses l'emblème de la ville. Les maisons d'une blancheur de lait s'élevaient, les yeux de leur façade s'ouvraient à la fraîcheur des vents et aux larmes du soleil. Devant l'immense portique du château, la place superbe, tapissée des pavés plats de la rivière, offrait un souffle humide qui calmait l'esprit et le corps. Chaque matin, les cloches de la demeure religieuse répandaient leurs notes satinées dans chaque parcelle du royaume, pour annoncer la venue nouvelle du soleil qui chassait les étoiles et les ténèbres.

Ce matin, comme chaque matin, le tintement fervent des carillons humains ont attiré mon esprit vers la réalité. Depuis mon abri nocturne, je voyais au loin les marques de la nuit qui cédaient leurs places aux rayons de l'astre maître, séparant le ciel en ces nuances de rouge, de bleu-nuit et d'or, dernières vapeurs des combats héroïques qui venaient de s'éteindre. Mais toujours au loin, perdu dans les limbes de la déesse Nocte, je

pouvais apercevoir des diamants éclatants, comme des trous minces dans un voile qui recouvrirait le sol pour le séparer du soleil. Malgré la distance, je pouvais voir les nuages s'agencer, des dessins hypothétiques se mouvoir, se rassembler. Puis s'effacer ; retourner au néant pour permettre la libération du territoire des humains. La lune n'avait pas disparu, toujours observant de sa faible lumière la glèbe envahie par les brumes salvatrices, les animaux reprenaient leur souffle, faisaient entendre leurs pétilllements à l'encontre de la Vie qui rendait la vie et les couleurs au monde. Peu après, le brouillard s'éleva pour prendre place au milieu des nuages, répandant les odeurs mélangées en un ballet simple de pollen et de fleurs, d'arbres d'herbes et de rivières.

A présent, alors que je marche, autour de moi, à mes cotés se rassemblent les anonymes qui abasourdis par autant de magnificence, abreuvent leurs regards des murs qui se dressent devant nous. Pendant quelques secondes, l'éternité du silence s'impose sur ces êtres, laissant aux bois des charrettes et aux fers des chevaux le soin de l'hymne pour la cité. Tout en contemplant les pics rocheux de la montagne artificielle, je m'imisce dans les groupes inconnus, passant comme un fantôme autour de ces corps. Les claquements des semelles contre le bois se communiquent à l'écho pour choir sur les pavés des rues. Plus je m'avance, et plus les demeures gagnent en prestige, les pierres se voile pour le marbre, la chaume se change en tuiles, l'animation prend un air de cérémonie, comme avant, au début de son existence glorieuse.

A l'origine, il n'y avait que trois hommes. Ils avaient chacun reçu un élément de la trinité, ayant pour mission la confection et la garde de la cité qui formerait le lien entre la Terre et le souffle originel. Ils vinrent en ce pays après nombre d'espoirs et de jours décidant communément de s'établir au lieu de rencontre entre la terre et les eaux, où s'élèverait le feu des hommes là où s'écoulerait le vent divin. A eux seuls, eux qui avaient obtenu l'accord du dieu, ils bâtirent la colonne centrale qui s'effaçait au toucher des nuages. Les nomades qui de loin avaient vu ce prodige les entourèrent et se prosternèrent devant leurs anges. Les trois parlèrent à l'unisson :

« Nous, Enfants et Symbole des êtres omniscients, nous vous proposons asile et félicité en ces lieux, car ces terres ont été choisies pour recevoir l'Amour du Créateurs. Il nous ont faits pour être leur relais et leur voix. Nous sommes la Justice, l'Honneur et la Loi, les trois esprits de la Trinité. Il ne demandent rien que l'association de l'imagination à l'immortalité, amenant à la félicité du monde. Installez-vous, imaginez et créez. Pour seules prières, pour seule offrande nous ne voulons rien que le respect. Venez, et face au monde, prenez place en lui. »

Les maisons furent des carrioles qui se rassemblèrent autour de l'autel, de toute part, chaque jour, des convois venaient grossir l'organisme encore fragile des tribus qui se réunissaient sous une même bannière, un même espoir. Des maisons de bois poussaient sous la lumière supérieure, le village naissait. Des trois cents familles, genèse de la ville, trois personnes furent désignées pour suppléer les demi-dieux. Le conseil devait faire respecter l'ordre, selon les trois vertus majeures du Trium-Virat.

La cordialité fut maintenue, le village devient une ville au grand renom protégeant les habitants, les villages alentours. Les demeures se changèrent en marbre pour signifier le centre où l'alliance avait été proclamée. Les ponts fleurissaient, des ponts magnifiques de dorures et de beauté accueillaient quiconque voulait e joindre à eux.

La nouvelle cité prospéra durant les années blanches, laissant la prospérité étendre ses ailes sur les lignes des destins. Mais au loin, de sombres cadavres saturaient les cieux, la rumeur recouvrit les champs et les plaines, prémices d'une peine à venir.

La terre devenait brune, et les souffles sulfureux décharnaient les arbres et les rivières sans vergogne. Les jours passaient ; les yeux s'approchaient du coeur lumineux des dieux mortels, voilant leurs pensées. Alors les paroles des porteurs du Message se firent un écho sourd et violent. Les défenses se levèrent alors, grimpant sur les fondations fugitives des courants d'air, surgissant des abysses vénériens de la tourbe. Les murs de titans, forts de leur puissance, se proposaient aux vents de l'Ouest qui venait mourir contre ces barrières insondables. Des hordes d'oiseaux maladifs encerclaient les contre-forts du temple l'haleine de Dieux ne descendait plus qu'avec peine, et le souffle vicié corrodait le courage des braves. Dans les rues, les hommes pleuraient en silence de cette fin. Alors la Justice, l'Honneur et la Loi firent vibrer leurs cordes libératrices : « De vous à Nous les peurs se sont manifestées. Au lointain, à présent visibles, ceux qui refusent le destin viennent à lui pour le contrer. Mais rien de ce qui est à venir ne peut être changé. L'obscurité passera sur la lumière mais la lumière transpercera l'obscurité. Pour eux, le temps et venu, mais pour Nous, le temps n'existe déjà plus. »

Quelques semaines plus tard, les corps soumis vinrent plier la volonté des hommes. Le ciel peint d'océan se décomposa en lanières de cuir et de glace qui ouvraient les consciences aux tempêtes telluriques. Des chaos des chairs qui s'entrechoquaient, des cris des armures qui accueillait l'acier en leur sein, des corps qui s'enveloppaient de la terre ravagée une musique croissait. Les nuages violaient les pierres et les tombes, la gorge déployée comme un gouffre démoniaque le nécromant appelait les anciens du monde au sacrifice. Les plaques mortuaires se fêlèrent, et le souffle de la mort réveilla les ombres. Les songes de cauchemars rampèrent sur les murs imprenables, s'approchaient des vivants morts d'effrois. Une chaleur glissa près eux. La musique s'intensifia et sous l'explosion des trois forces la lumière reprit son royaume. Les serviteurs nouveau-nés s'envolèrent, et dans un éclat superbe de magnifiques Séraphins aux ailes enrobées de zéphyrs apparurent. Ils s'agenouillèrent aux racines des murs, dos aux hommes qu'ils ne devaient regarder, les paupières closes, les mains jointes. Les envahisseurs s'étaient tus, absorbés de terreur. Alors les Enfants du Dieux déployèrent leur beauté, les plumes s'écartèrent. Tout fut fini en un son. La matière se déforma devant leurs regards assourdissants. Des courbes naissaient des lignes, des cercles se dessinaient dans les corps cubiques, la mort naissait de la mort, tout s'effaça. A nouveau à genoux, ils devinrent peu à peu vaporeux et s'évanouirent dans le souffle du vent. De cette action de grâce, des spectres lumineux rappellent la Descendance Divine qui a sauvé le monde, brillants et superbes, calices de ferveur d'où découle la foi.

Les jours, ces jours sont passés et peu à peu le miracle devint un mythe que les vieillards transmettent à leurs descendants sans convictions. Toujours grandissante les murs ne purent contenir le flux des masses poussées par la convoitise et la passivité. Les maisons couvrirent les berges vierges, souillant le don du Dieux, l'herbe s'asséchait, de minces lignes raturaient parfois le Vent du dessus. Mais toujours les bourrelés d'hommes avides. Les Enfants siégeaient encore, dispensant leurs conseils et la vérité.

Mais la lumière se tarissait, lentement, saisissant pas à pas les dons suprêmes qui devenaient inconnus. Le jour et la nuit se succédaient, mais en leur être les astres se fanaient, sans que les hommes s'en aperçoivent : les cycles se couchaient sur l'horizon, les ombres s'allongeaient sur les corps inertes des plaines gelées.

Ce matin, les nus s'enroulaient autour de la colonne.

Les habitants regardaient la tour, mais non plus par dévotion, par surprise : la

surprise de voir cet obélisque se trouver ici, au milieu d'eux, la stupeur de découvrir une flèche vers le ciel inconnue, qui pointait la voûte. Il n'y avait plus rien, plus rien qu'une coquille de roche perdue après avoir été l'autel des cieux sur la terre.

Les courants blancs s'amplifièrent, pliant l'air, dévastant les piliers arrachant au sol les fondations millénaires de la base du monde.

La tour a disparu, il ne reste que le signe des demi-dieux.

Il ne reste qu'un sol clair, non encore brulé des pas humains.

Le conseil ne siègera plus.

Il ne reste d'eux qu'un vide.

Mais les hommes continuaient de marcher.

Demain, il n'y aura eu aucun changement. Le sol aura la même tiédeur, le vent léger flottera sur la surface illuminée de la terre, l'eau sera fraîche et glissera sur les pierres polies par les âges qui ne sont pas encore nés, la lumière continuera de se répandre sur les plaines fertiles. Comme si rien n'avait changé. Rien n'aura changé, sauf le sol, qui sera en fait un peu plus froid, le vent sera un peu plus lourd, l'eau n'aura pas le même bruit, plus jamais ce souffle de cèdre et ses notes cristallines, le jour sera un peu plus terne, rendant fragiles les pousses nouvelles. Cela changera lentement, sans que les hommes ne s'en rendent compte, sans que la peur ne les envahisse. Puis la plaine se plissera sous la pulsion rauque des bords du monde. Car les vastes zones des périphéries ne seront plus baignées des bénédictions du phare divin. La Terre s'effritera, les parcelles de terre sombreront dans le néant : Les montagnes lointaines s'enfonceront dans l'abîme, l'horizon s'empourprera de noir. Le monde commencera à basculer. Et, un beau matin, alors que la joie d'un ciel limpide se propagera parmi les habitants en liesse une seconde sera frappée du sceau implacable du silence. Rien. Plus rien. Alors la rumeur grandira, la détresse d'un malheur inévitable envahira chaque être, tout un peuple ; Dans les allées de sable et de graviers, au milieu des herbes et des vergers, le silence. Le silence. L'eau aura fui. Ce sera le signal, la marque de la chute du ciel, de la désunion du monde et de la vie, du constant renouveau. Alors un chœur de voix résonnera dans le cœur de chacun, des voix depuis longtemps oubliées qui feront ressurgir le flot des souvenirs de la mémoire seconde: « Nous, Enfants et Symbole des êtres omniscients nous vous proposons asile et félicité an ces lieux, car ces terres furent choisies pour recevoir l'amour du Créateurs. Il nous avaient fait pour être leur relais et leurs voix. Nous étions pour vous la Justice, l'Honneur et la Loi, les trois esprits de la Trinité. Il ne demandaient rien que l'association de l'imagination à l'immortalité, qui aurait amené à la félicité du monde. Nous ne voulions que le respect pour seule prière. Mais vous nous avez oubliés. Vous avez souillé ce sol, grandissant sans respect pour cette terre, et vous avez cessé de croire en Nous. Notre départ fut un avertissement. Mais au lieu de pleurs et de pardons, vous avez construit des demeures. Il n'y avait plus rien. Vous n'étiez ici que pour vous. Le pacte est rompu, le temps doit continuer. »

Une brume descendra du dessus, un relent putride qui saturera l'air se répandra sur les tours et les rues, dans les ravins des places, les pics des vallées dénaturées. Le voile recouvrira tout jusque dans les âmes des insectes apeurés les crimes et les vices de toute une époque se mettront en branle ; Ils tomberont à genoux, pleurant les âges clairs, se repentant de ces péchés qui les avaient liés au destin du lieu.

Mais au milieu d'eux, des mains se dresseront, pointant le vortex qui continuera de cracher ses flots incandescents, ces vapeurs qui gèleront les arbres de douleur. Ils jureront sur cette fatalité issue de leur orgueil, sur ce prétendu bonheur qui n'était qu'une image de liberté, sur le futur de terreur qui se dessinera sur l'horizon neutre, opaque de la cité

Alors les parois du creux de l'entre-mode s'écarteront une dernière fois, et de l'au-delà une respiration se fera entendre. Le rythme se fera plus lent, plus grave, certains mouvements ne seront qu'un silence, un soupir faible, un zéphyr terrifiant. Durant plusieurs minutes, rien ne bougera, chacun sur ses traces l'oeil désespérera, car l'immobilité occupera le monde. Les sons deviendront des murmures, les dépressions apparaîtront comme des typhons aux corps menaçants, les coeurs battront ensemble dans une sourde plainte.

Un cri strident s'étendra du tourbillon qui se sera retourné. Les visages squelettiques se voileront la face alors que les Mains saisiront le don premier fait aux hommes.

La fureur durera un instant, mais pour les bêtes affolées ce sera telle une éternité, car leur regard restera figé sur ce qu'ils avaient cru à eux. Les structures n'émettront aucune plainte, mais autour de la ville des litanies sévères se réuniront en un unique chant de tristesse. Du plus loin du monde, de cette croisée de chemins qui se trouve à l'embouchure des murs et des champs, la cité se sera éteinte. De sa blancheur immaculée qui couvrait jusqu'à la lune il ne restera plus rien, la clarté sera retournée vers le royaume de sa naissance, happée par la conscience Divines. La lumière les aura abandonnés.

Le vide ne résonnera d'aucune forme, les jambes rechercheront le support sécuritaire de la terre mais ne sentiront plus rien, la matière aura perdu toute matière. Dans l'enceinte la vie ne sera plus qu'un soupçon ; au dehors, il n'y aura qu'une unité, qu'un mot.

La végétation ne sera que le reflet, le reflet d'un reflet qui s'étendra à l'infini. L'herbe et les arbres à l'unisson vibreront dans un même rythme, une même respiration. Chacun continuera à bouger comme sous le vent, reproduisant par leurs balancements le bruit discret et sifflant de ce qui faisait puis, sans mouvement, les fines fêlures cisailèrent les brins et les feuilles, zébreront les troncs vitrifiés et, calmement, des fils tomberont, des morceaux en entraîneront d'autres, et dans un fracas se répondant à lui-même la plaine s'étendra sur ses racines, se changeant en un tapis sans saveur, sans parfum, sans consistance.

Les parcelles se délieront, s'enfonceront dans l'absence, dans le chaos d'une apocalypse total d'où rien ne semble ressortir.

Il ne restera plus que la cité autrefois rayonnante, qui lentement s'endormira sous le poids de sa douleur, sentira sa mort venir alors tout autour d'elle les chants s'élanceront vers le Créateurs, transperceront les vagues oppressantes qui entourent les cieux et dans un dernier prélude l'oeuvre de Dieux sera achevé, retombé dans l'oubli, les murs tomberont, les chairs suffoqueront, et tout devra être refait, sans doute.

A présent sur la place les hommes et les femmes observent un balcon sur l'un des murs d'une grande maison. Le noir masque le haut dignitaire. Il se farde dans son miroir. Tous ces gens bloqués sur leurs pieds attendent qu'il annonce son bon vouloir. Cet homme est celui qui lance le marché. Son discours lance les festivités. Sa cape fouette le vent tandis qu'il s'approche de l'ouverture sur brillante, sa tunique se teint de la blancheur de l'immaculé qu'il représente, ses mains tremblent comme à chaque fois, comme la première fois alors que ses yeux vermeils, brulés par les larmes, annonçaient au peuple la mort du patriarche son père. Les rayons solaires trempent ses cheveux blancs qui étincellent sous la laque qui maintient ses cheveux. Cette apparence qu'il tient de son géniteur, qu'il tenait de

son aïeul, et cela depuis si longtemps que sa mémoire ne s'en souvient pas, est la marque des anciens qui habitèrent sous la coupe de Dieux. Il aperçoit la foule silencieuse prosternée devant lui, invisible, qui fera couler l'or à flot durant ces jours doux. Il se voit comme une idole, un objet sacré apportant la félicité. Il se voit, agissant comme à chaque fois, brandissant les bras vers les marchands en leur dictant la joie et l'entente, alors que dans son for intérieur ses mains chancellent, ses pas fléchissent et, devant cette masse avide, il tombe à genoux pour saluer les enfants de la Tri-Force, pour les remercier de leur clémence, pour leur montrer qu'un homme au moins pense à Eux, les aime pour ce bonheur qui a comblé son existence et à présent sur le seuil de cette langue fossile, sous les souffles de ces hommes désœuvrés il lance sous cri, plus personne ne le regarde. La quiétude est de nouveau dans l'air. Les grognements bondissent sur les murs mais lui, seul dans son fauteuil, son cœur est tourné vers la tour immense qui transperce le ciel. Jamais elle ne lui est apparue aussi belle, magnifique dans sa robe plissée qui apporte la lumière des cieux. Les yeux fermés, il navigue sur cette route impraticable, les doigts agrippant l'air, sautant sur les lignes profondes de la création pour quitter la matière.

Le soir est tombé, le siège est vide depuis longtemps, et sur la place du marché les étales et les enclos mugissent sous la lune. Des morceaux de tissu dansent sur la litanie des résonances de la journée, un chat rôde pour piller les rejets des viandes. Seule la pointe divine reste imperturbable dans sa majesté. En prêtant l'oreille, on capte au cœur de la structure des paroles d'abord inintelligibles, des sons désarticulés, des rites inconnus qui ne trouvent des réponses nulle part. Les trois Êtres sont assis sur leurs sièges d'opale, en un triangle inscrit dans un triangle, lumière dans la lumière, changeant leurs pensées sur les murs et la ville, sur ces remparts qui séparent encore un peu plus les homes et le monde.

Les forêts ont reculé, peu à peu, et les Êtres ne sont pas intervenus. Les hommes ont commencé à regarder plus profondément dans la terre et les Êtres ne sont pas intervenus.

C'est de cela qu'ils parlent, sans un bruit. Ils savent depuis longtemps que leur temps viendra, que le temps ne Les attend pas. Dès le premier jour, Ils le savaient, Dieux le Leur avaient dit, comme Ils le leur avaient annoncé qu'Ils ne devaient pas leur révéler, leur laisser le choix de leur destin, pour qu'ils puissent vivre.

Et ils se sont éloignés. De leur nature première il ne reste rien que l'instinct primaire, les réflexes animaux qui ne sont rien. Ils ont perdu foi en la vie, perdu foi dans le monde. Ils ne pensent qu'à leurs icônes d'or d'argent et de fer.

Les banques ont fleuri. Des bâtiments forgés dans la pierre et la sécurité pullulent le long des voies commerciales, dans les petits villages, dans le ventre des maisons. La méfiance a supplanté la communauté ; la peur, la confiance. La magnificence des coffres rivalise avec la beauté de l'eau, la fraîcheur de l'herbe, et toujours ils s'élèvent vers les vouîtes superbes voulant rivaliser avec cette merveille qu'ils ne pourront jamais supplanter.

Le matin appelle le soleil et la lumière sublime embaume les ruelles baignées de l'onde légère de l'aurore. Un hémicycle se distingue autour des bois du sud, la chaleur s'écoule sur la ville aux rumeurs renaissantes et, du haut de la tour originelle, les trois Êtres contemplent la cité qui bouillonne de la ferveur de l'argent. Les fourmis s'activent autour des nids à bétail pour façonner la journée, gagner leur vie au milieu des autres fantômes, flous livides avides de l'inconsistante monnaie censée combler leur passage sur Terre.

Dans les yeux de ces enfants des diamants fondent sur le marbre. Cette douleur

vient de Dieux, vient de la douleur : celle de les voir glisser sans devoir les rattraper dans le néant de l'âme, avant de se finir à nouveau dans le tout originel, la conscience de Dieux qui souffre de ne pouvoir les laisser exister sans les voir se détruire.

La journée continue en bas des marches infranchies, le monde continue de tourner.

Rappel à Lui

Le glas du désespoir résonnait en son cœur
Marches au silence noir, aux regards tournés vers
La bâtisse sacrée inondée de stupeur
D'un esprit, d'un pays, d'un monde, d'un univers

Les gouttes d'eau tombaient sur le parvis du lieu
Mais le ciel d'un bleu pur ne lâchait aucune onde ;
Des sons à la langueur malade d'un Dieu
Qui en chacun s'attriste à la pensée du monde

S'envolent vers la joie alors que chacun pleure.
Et son corps immobile surveille avec sourire
De paix et de confiance, refusant la terreur,

Les yeux de ceux qui croient que son dernier soupir
N'est que le départ de l'âme vers cet Eden
Dont il fût le messager, serviteur. Amen

Pardonnez leur seigneur, ils ne savent ce qu'ils font.

Mort racontée à un enfant

Le soleil était déjà haut dans le ciel, cela se sentait par la chaleur qui écrasait le monde soumis aux rayons inquisiteurs. Le commissaire Bialez conduisait son Land Rover à travers la garrigue depuis vingt minutes, clim' à fond, une bouteille d'eau à portée de main, remplie de vodka-orange. Son regard se troublait par la température qui avait fait tourner sa boisson, le jus d'orange supportait mal le sud, il lui faudrait sans doute sans passer.

Le pare-buffle trembla, vraisemblablement un sanglier, ou un couple de touristes, dans tous les cas, il aurait ce soir un festin royal. Cinq minutes plus tard, il repartit avec, dans son coffre, deux jeunes biches avec équipement de randonnée complet.

L'officier de police arrêta son véhicule. La maison s'étirait devant lui, les vaguelettes chaudes déformaient les tuiles et les fenêtres. Sur les lieux, il y avait deux bleus au garde-à-vous, képi à la main, le bras tendu le long du corps, l'œil vitreux, le poil collé à leur front rougi par le blanc sec.

Bialez pénétra la demeure, l'obscurité était reposante pour les yeux, mais il ne voyait absolument rien. Après trois-quatre vautres et un vase cassé, il trouva une chaise confortable dans laquelle il s'installa. Il sortit une flasque de whisky et se désaltéra le gosier à grandes lampées, devant le désordre du lieu. Un corps recouvrait la table, un drap le protégeait des mouches, mais visiblement pas des vers. La curiosité le fit soulever le voile mortuaire: le visage était déformé par une douleur sans doute atroce, les yeux exorbités saillaient, veinés de bleus. La robe était affreuse, une sorte de blanc cassé, avec des fleurs vertes, bleues et roses, des espadrilles jaune-paille entouraient ses pieds, les collants étaient filés, depuis les talons jusqu'aux chevilles, mollets, genoux...

Un sanglot s'éleva, le commissaire se redressa. Dans l'escalier, un jeune enfant pleurait, sa tête dodelinait comme un hochet, cela donnait le mal de mer. L'adulte approcha son haleine aseptisée du visage innocent: "Pourquoi pleures-tu petit?"

- Parce que Mamie veut pas jouer avec moi, elle ne bouge pas depuis ce matin.
- C'est normal, elle est revenue chez Jésus.
- C'est vrai? dit le petit qui portait une croix autour du cou. Elle va bien alors?
- Oh oui, elle va beaucoup mieux. Vois-tu, quand on part, au début ça fait mal, mais quand on voit Jésus, la douleur s'en va.

- Elle a eu mal Mamie?

- Ca oui. Vois-tu, elle devait être assise quand un caillot de sang provoqua une attaque cardiaque. Mamie a eu très mal, elle a dû commencer à suffoquer, petit à petit, toussant pour relâcher un peu de pression pulmonaire, mais ça n'a pas suffi. Elle a dû moins voir, perdant l'équilibre. Elle s'est écrasée dans son assiette de soupe. La chaleur à quelque peu fluidifié le sang, ce qui l'a calmée, mais en se redressant, son dos, qui ne s'était pas arrangé avec les années, a cédé. Regarde, on le voit bien, le pic au milieu du dos, c'est la colonne vertébrale. Et là, ça a été le pire. Incapable de bouger les bras et les jambes, elle est morte, suffocant dans le fromage trop fait qui, en pénétrant ses narines et la bouche, l'a étouffée. Les marques sur les jambes sont sans aucun doute les rats qui infestent la maison, mais elle était déjà avec Jésus, ça elle ne l'a pas senti.

Le petit garçon regardait sa grand-mère, les larmes dégoulinant sur ses joues. Des sanglots violents agitaient son petit corps. Il pleura, le hurlement interpella les deux épouvantails qui se précipitèrent sur le garçon. Ils le prirent dans leur bras, et l'un d'eux

l'emmena à l'étage, pendant que l'autre, interloqué, observait le commissaire qui, absorbé par son pastis, regardait la vieille dame qui attendait la morgue. Relevant les yeux, Bialez rencontra le regard inquisiteur du deuxième classe:

“Faut pas cacher la vérité aux enfants, hein mamie?!”

Décomposition d'un instant

Au détour d'un chemin j'ai croisé ton regard. Tu étais là, suppliante, dans l'herbe grasse de ta présence. Je me suis arrêté pour te contempler, ne pouvant défaire mes yeux de ton corps dont le monde veut se cacher. Tes doigts fins dirigés vers le ciel invoquaient une prière pour ceux qui t'accueillaient. Tes cheveux comme des fils d'or volaient au vent, bercés comme des fleurs fragiles embrassant le temps qui t'avait fui. Ta peau superbe renvoyait le soleil, ignorait son attaque, s'appropriait la lumière pour en faire ta parure.

Un oiseau s'approchait de ta robe blanche, avec prudence. Tu ne bougeais pas, statue magnifique d'une Vénus incarnée. Il caressait ton bras de ses ailes délicates, se cachait au creux de ton cou, se blottissait sur ton aisselle. Puis il s'envolait, repartait vers la réalité, sans un adieu, sans un signe. Tes jambes offertes à l'aquilon se dévoilaient peu à peu : d'abord les chevilles, puis les genoux ; la base de tes cuisses s'offraient à ceux qui le voulaient. Ton ventre se dessinait sous les replis d'un voile léger, laissant échapper par instants les furtives images de ton anatomie interdite. Le soupir d'une rose effleurait ta poitrine, protégeait cette virginité nouvelle qui ne pouvait t'être ravie. Tes lèvres superbes attendaient, entrouvertes, qu'un prince légendaire vienne te tirer de ton rêve éternel. Mais personne ne pensait à toi, j'étais le seul à te savoir là. Je me suis alors approché de ton visage idyllique, je t'ai pris dans mes bras, ton front contre ma nuque, ta main contre la mienne, je t'ai portée le long de cette route parsemée de pierres levées, et je t'ai couchée, toi au corps sublime, dans la terre pour ton dernier sommeil.

Amour Focal

Le train vient de partir, lentement, sans un à-coup, suivant les rails qui tracent des courbes rigides dans les sillons de la ville. À son bord, contre la fenêtre sur laquelle frappent les gouttes d'eau, comme un orchestre où les cymbales et les caisses claires dansent sur un rythme sauvage, se trouve un jeune homme, les yeux dans le vague. Dans son iris, le monde pleure, versant des larmes aiguisées, qui rayent les formes, rendent flous les paysages qui défilent. Pas un rayon de soleil dans ce miroir qui oublie de voir, pour se souvenir.

Le train s'arrêta, le garçon descendit de son wagon, le sourire aux lèvres : un sourire crispé. Il sentait sur son épaule le poids de son sac gonflé de quelques vêtements, fatiguée du voyage qu'il venait d'accomplir. Il sortit son portable de sa poche de jean, pianota un message rapidement et l'envoya dans un tintement électronique.

Elle arriva bientôt et s'attarda quelques instants derrière la porte de la gare, observant celui qu'elle attendait depuis plusieurs mois. Ses mains s'agrippaient sur la tranche de bois terni par les doigts de ceux qui l'avaient bousculés sans prendre gare. Ses cheveux bruns mal coiffés offerts au vent, son corps relâché sur le sol, ses jambes étendues... Celui qu'elle avait attendu depuis des jours était là. son nez court avec ce grain de beauté sur l'aile droite, ses yeux profondément bleus, ses mains.

"Donnes moi tes mains" lui avait-il murmuré le premier soir. Ils avaient enlacés leurs bras en un long baiser, dans cette ambiance feutrée d'une fin de soirée. Leur première ensemble, et leur dernière. Ils s'étaient séparés peu de temps après.

Il était rentré. Durant le trajet, il avait fixé le plafond de plexiglas, où le reflet d'une femme, la tête appuyée sur une épaule forte, laissait transparaître une quiétude virginale. Il n'avait pas pu se détacher de cette icône : cheveux blonds en cascade, souffle léger, boucles d'oreilles en or qui dodelinaient en cadence.

Ses jambes revenaient à la vie. Il se leva, s'étira pour chasser la fatigue, réprima un bâillement. Cinq minutes, elle ne devrait plus tarder. Il remit son sac sur son flanc, se dirigea vers la porte principale.

Elle le vit se redresser. Enfin elle pourrait le prendre dans ses bras, le serrer pour tous ces jours, loin l'un de l'autre, et l'embrasser. Il s'approchait, il ne l'avait pas vue. Elle fit un bond en arrière et se cala contre l'un des panneaux d'affichage, les mains tremblantes. Le brouhaha des voix s'était tu, la trotteuse des secondes s'était figée, seuls des pas lents et réguliers qui résonnaient sur le béton. Elle avait peur, un effrayante sensation qui broyait le cœur.

Son portable vibra. C'était lui, elle le savait. Elle plongea sa main dans son sac et, le téléphone en main, elle décrocha :

"C'est moi, je suis arrivé, tu es où ?"

Silence. Aucun son ne sortait. Elle ne pouvait pas lui parler. À nouveau des mots, incompréhensibles.

L'appareil se disloqua sur les dalles lustrées. Elle s'en fichait. Elle pleurait, elle ne

pouvait pas. Elle ne pouvait savoir pourquoi ce mutisme qui paraissait éloquent.

Il raccrocha. Sans doute un problème de réseau, rien de plus. Mais ses pensées vagabondaient, toujours attirées par cette improbable supposition. Il recomposa le numéro. Une sonnerie. Puis une autre. Deux autres tonalités, puis un répondeur.

“C’est moi, je suis arrivé. Tu viens me chercher ou je te retrouve quelque part ?”

Elle le savait que c’était lui.

“Appelle moi dès que tu as le message. Bisou.”

Elle ne pouvait pas. Elle sentait ce hurlement qui enflammait sa gorge, des picotements dans les jambes, au fond des yeux. Elle bloqua l’écouteur contre son oreille.

“Salut ! Tu vas bien ?” Il n’y eut pas de réponse.

“Qu’est-ce qu’il y a ?” Il le savait. au fond de son âme il le savait déjà.

– Je... je ne viendrai pas. Ça y est, c’était lancé.

– Je peux savoir pourquoi ? Il avait pris une voix mielleuse, décontractée.

– Je ne veux pas te revoir, je ne le peux pas ! Je suis... désolée. Adieu, lança-t-elle.

Sa main tomba, ses genoux se plièrent. Elle resta prostrée ; il s’assit sur une des chaises publiques, d’un bleu vert délavé avec des traces blanches aux endroits usés. Chacun de leur côté, deux parois de plastique qui les séparent, douze mètres où défilait un univers. Puis les spectres s’effacèrent, quelques papiers voletèrent au vent, une feuille de platane roussi qui frôla le sol.

Il se leva, alla à un guichet. Elle le vit qui passa à sa droite, sans la voir. Ses chaussures décollaient à peine du parterre. Il était dos à elle, sans le savoir.

“Bonjour madame, un billet retour pour cette destination s’il vous plaît.” dit-il avec un sourire.

Elle ne bougeait pas, face à lui. Elle ne pouvait se détacher de lui. Elle le fixait, il allait bientôt se retourner, il allait la voir, elle ne pourra le rejeter. D’un bond, elle fut debout, elle fit trois pas, il se retourna.

En un instant leurs lèvres étaient scellées. Mais déjà elle avait disparu. Il ne lui restait qu’un goût étrange et délicieux, seul souvenir de cette pression fugace dont il n’avait pas reconnu l’auteur. Une vague sensation l’étreignait, comme s’il avait déjà connu cela. Mais l’étrangère n’avait pas attendu sa réaction.

Elle courrait, jusqu’à ce que ses jambes ne puissent plus la porter, jusqu’à ce que sa vue soit troublée par les larmes d’amertume. Elle s’écrasa sur le banc, les sanglots résonnèrent. Elle ne pouvait plus rien. Elle voulait le garder, tel qu’il était, le premier jour, ce flash omniscient, qu’elle n’avait plus connu.

Le train arrivait. Un train différent mais semblable qui le ramènerait chez lui. Il monta dans la cage d’acier, trouva sa place, regarda par la fenêtre. Au-delà de la station, les nuages sombres apportaient la pluie.